

*Revue historique*, T. CCXXXI, Avril-Juin 1964.

Rosario Bilodeau

Volume 18, numéro 3, décembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302405ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302405ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, R. (1964). Compte rendu de [*Revue historique*, T. CCXXXI, Avril-Juin 1964.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(3), 455–458.  
<https://doi.org/10.7202/302405ar>

*Revue historique*, T. CCXXXI, Avril-Juin 1964.

Dans un article remarquable de clarté et de pondération, M. Jean Lhomme nous livre ses réflexions sur "l'attitude de

l'économiste devant l'histoire économique" (297-306). Il se demande ce que cherchent l'économiste et l'historien, comment l'historien peut aider l'économiste à franchir certaines difficultés, comment ce dernier, par ses théories, peut aider l'historien à poser d'autres hypothèses. Puis il constate que la collaboration entre les travailleurs des deux disciplines a quitté le platonisme pour devenir une réalité.

L'auteur se propose de "traduire l'attitude de l'économiste en présence de l'histoire économique". Il emploie le terme d' "économiste" pour désigner "le chercheur qui s'efforce de construire une théorie", en le distinguant du chercheur qui "réunit les faits" (297). Il veut dire "en quoi l'économie et l'histoire peuvent s'aider l'une l'autre", "quel genre de services l'économiste attend, est en droit d'attendre de l'histoire", et "à quelles conditions la connaissance historique doit répondre pour rendre ces services" (298).

Utilisant, à titre d'illustration, l'exemple des salaires, à une époque où le salaire traduit vraiment ce que touche tel ouvrier, l'économiste peut élaborer une théorie sur la base de très longues séries. L'interprétation n'en sera pas pour autant plus facile que pour les salaires contemporains puisque, même si l'on connaît le salaire de l'ouvrier "quand il travaille", on ne sait l'importance relative des jours de chômage. Il reste que ces séries peuvent satisfaire quelques-unes des exigences de l'économiste (301).

Pour aider l'économiste, la connaissance historique doit cependant répondre à certaines conditions. Elle doit éviter "des rapprochements forcés, c'est-à-dire auxquels l'économiste ne peut souscrire" (301). "L'économiste souhaite recueillir la matière d'une théorie ou, si l'on veut, d'une explication globale. Qu'on ne prétende pas lui imposer telle ou telle assimilation, fondée peut-être sur des signes secondaires ou extérieurs." Par exemple, le cas de la monnaie démontre que "les expériences monétaires antérieures à 1914 ont perdu pour nous toute valeur d'enseignement, puisque à partir de la première guerre mondiale, la base métallique a fait défaut à la presque totalité des monnaies" (302). Donc tout rapprochement serait vicié par ce fait. Et l'auteur s'en explique fort bien: "Ce ne sont pas les *distances historiques* qui nous paraissent redoutables, mais bien plutôt les *distances économiques* et il y a moins de différence entre le potier grec d'il y a trente siècles et le potier provençal d'aujourd'hui, qu'entre le métallurgiste produisant de la fonte au

bois, sous la Restauration, et son successeur actuel, le maître de forges lorrain (303).”

Les méthodes de l'économie et de l'histoire sont diverses, divers aussi leurs objectifs. L'historien ne prend jamais trop de précautions pour s'élever du niveau des faits à celui de leur "systématisation" (304). Et l'économiste veut obtenir des vues d'ensemble, il désire "s'élever jusqu'à une théorie". Malgré cette diversité d'objectifs, l'un et l'autre peuvent se rendre des services. L'économique peut proposer "des interprétations nouvelles" et "de nouveaux objets de recherche" (306), et les travaux de l'historien pourront fournir à l'économiste "les faits nombreux — nécessairement nombreux — sur lesquels portera l'induction". Cette collaboration ne peut s'entendre que si nous admettons au départ que "toute science contribue à édifier des connaissances dont l'ensemble forme une sorte de bien commun, qui n'est réservé ni à un savant individuel, ni à une science particulière" et que "les fruits du travail accompli seront eux aussi d'usage collectif et, par exemple, les interprétations faites par l'économiste pourront à leur tour être utilisées par les spécialistes de la politique, de la sociologie. Pourquoi pas par les historiens eux-mêmes?" (306).

---

Une simple note sur le bulletin: "l'histoire de l'Allemagne depuis 1914" (417-456) de M. Georges Castellan. Les tendances de la production historique des deux Allemagnes et les caractéristiques de chacune d'elles y sont mises en lumière. Aussi bien, ce que nous en dirons ne sera qu'une invitation à la lecture de cette étude. L'histoire économique est beaucoup plus largement représentée à l'est qu'à l'ouest. La politique sociale, les grèves, les salaires, le chômage, la démographie sont l'objet de plusieurs études de même que l'histoire des usines et des fabriques. L'histoire du mouvement ouvrier y occupe une place prépondérante.

Les 109 volumes de l'échantillon ont permis à l'auteur de dresser un tableau pour la production allemande proprement dite. Il permet de constater que sur 59 titres, la République fédérale en compte 42 et la République démocratique, 17, ce qui correspond à la distribution démographique: 54 millions d'habitants à l'ouest, 17 millions à l'est. La République fédérale offre 43% de sa production en histoire politique, 33% en histoire diplomatique et militaire, 10% en histoire générale, 7% en histoire économique et sociale; la République démocratique présente par contre 47% de ses titres en histoire économique et

sociale, 30% en histoire politique, 11% en histoire diplomatique et militaire et 11% en histoire générale. Les remarques de M. Castellan éclairent ce tableau: "À l'est, la part de l'économie et du social est plus grande qu'elle n'apparaît dans les pourcentages, car la plupart des sujets politiques sont largement imprégnés de ces préoccupations. Ce qui est naturel, puisque la seule explication historique admise est le marxisme. À l'ouest, la situation devrait être différente: elle est simplement inverse, comme si l'histoire des structures économiques et des classes sociales était *a priori* suspecte (455)."

Tandis que les livres de l'est témoignent que "l'engagement des historiens est total . . . conscient et proclamé", ceux de l'ouest "répondent à une préoccupation symétrique: mobiliser l'histoire pour fonder une idéologie qui se réclame du libéralisme anglo-saxon et de l'humanisme chrétien, mais dont le noyau le plus dur est d'un antisoviétisme sans faille" (456). La comparaison des deux points de vue est d'un haut intérêt. Elle appelle fortement l'exercice de la critique indépendante.

ROSARIO BILODEAU